



GAZON MAUDIT DE ET AVEC JOSIANE BALASKO (1995)

Josiane Balasko

La splendide!



BERTRAND BLIER ET JOSIANE BALASKO

© Collection des Cahiers du Cinéma

Une rue calme à Pigalle. L'ombre de Jean Renoir plane sur le quartier, pas loin des sex-shops et de l'agitation cosmopolite du boulevard. Ce quartier colle à Josiane. On ne l'imagine pas ailleurs. Des fleurs en pots se chauffent au soleil. Il y a même un élégant mimosa dans le jardin d'hiver. Mais pas le temps de rêvasser... On l'écoute .

Qu'est-ce que j'peux faire ?

Au départ je dessinais. A 8 ans je peignais, ce n'était pas très convaincant. Cocteau disait : « Tous les enfants ont du talent, sauf Minou Drouet » et bien j'étais une sorte de Minou Drouet ! Je pouvais dessiner, j'avais de la facilité, mais je n'avais pas de sujet. Même quand on est jeune, il faut avoir des choses à dire. J'ai arrêté mes études, j'étais très en retard et j'ai dit à ma mère que je voulais faire du dessin. C'était plus l'idée d'une carrière artistique que j'avais en tête. Ma mère s'est saignée aux quatre veines pour m'envoyer dans une école qui existe toujours Penninghen. Je me disais que j'allais peut-être entrer aux Beaux Arts ou aux Arts Déco. J'ai fait une année

de préparation, qui me sert toujours pour composer mes affiches. Dans les années 69/70, j'ai été recalée au concours des Arts Déco et je me suis dit : « mais qu'est-ce que je peux faire ? » J'avais une amie d'enfance, Laura Laufer qui était une fan de cinéma, une cinéphile, et qui prenait des cours de théâtre chez Tania Balachova. Elle m'a dit : « pourquoi tu ne viens pas me voir ? ». Donc, avec mon carton à dessins sous le bras, je suis allée la voir (rires). Et Balachova qui était une prof formidable, et qui fut au théâtre la créatrice du *Huis clos* de Sartre, me dit : « mais qu'est-ce que vous faites-là, avec ce carton à dessins ? ». À l'époque, ces endroits n'étaient pas des usines. Les élèves payaient quand ils pouvaient. Donc je suis restée à regarder ses cours. Je trouvais ça intéressant. L'ambiance était bonne, il y avait des copains, des copines... Un jour, on me demande de donner la réplique. C'était une pièce très rigolote d'Obaldia : *Le Cosmonaute agricole*. Donc je donne la réplique, et tout le monde se marre. A partir de là, j'ai compris que j'avais une fibre comique et j'ai commencé à travailler dans ce sens. C'est donc venu un peu par hasard et je n'ai pas vraiment décidé de devenir actrice. J'avais perdu de vue mon amie Laura, qui écrit pour le cinéma dans des revues comme *Rouge*. On s'est retrouvées il n'y a pas très longtemps dans une action pour les Sans papiers, et je la vois demain pour son anniversaire.

Un art de vivre communautaire.

En Mai 1968, j'avais 18 ans et je vivais dans l'Oise. Ma mère tenait une auberge à la campagne. Il n'y avait rien, mais on écoutait la radio. Mes copains qui allaient dans les manifs me racontaient. On n'allait plus à l'école et il y avait une ambiance de fête. C'est après qu'on a vu les changements. Quand je suis arrivée à Paris, à Penninghen, il y avait des mecs qui arrivaient pieds nus en cours... (rires). Mai 68 a créé une connivence entre les jeunes. Les cadres explosaient et l'insolence était bien vue. Il y avait peu de femmes dans le genre comique, mais ça commençait. En 1973/74, Le Café de la Gare faisait déjà parler de lui, et il y avait plein d'autres endroits qui bougeaient. Quand j'ai commencé mes spectacles dans des caves, Dominique Lavanant, Marianne Sergent, Les Jeanne jouaient dans les cafés-théâtres...Le retentissement n'était pas le même qu'aujourd'hui, mais si on avait une bonne critique dans *Charlie-Hebdo*, c'était très bien. J'ai commencé à écrire des petits sketches, puis j'ai monté un spectacle et j'ai rencontré les gens du Splendid. J'avais très envie de jouer, d'être sur une scène, c'était un sentiment très fort. Avec une copine nous avions un contrat pour monter une pièce à Avignon qui s'appelait : *Quand je serais grande, je serais paranoïaque* (rires). On est parties là-bas en stop...avec la caisse sous le bras. On dormait chez l'habitant, une petite dame qui louait des chambres, c'était l'aventure, la découverte d'un monde. Le cinéma était aux mains des hommes, même si Agnès Varda travaillait déjà. Au théâtre il y avait quelques femmes mais les rôles étaient encore traditionnels. C'est au Café Théâtre que les choses ont changé, car on a écrit nos propres sketches. Les personnages du théâtre traditionnel ne nous ressemblaient pas. C'était soit la comédie classique, soit le boulevard un peu crétin. Les choses se faisaient d'une façon communautaire. On avait le désir de s'exprimer artistiquement. J'avais fait une tournée avec la troupe de Catherine Dasté, un spectacle



JOSIANE BALASKO DANS CLARA ET LES CHICS TYPES J.MONNET (1981)

© D.R.

pour enfants qui nous avait amené jusqu'en Italie à Rome, et là-bas j'avais acheté des chaussures pour mon spectacle, avec des talons aiguilles incroyables. J'avais déjà les chaussures... sans avoir le spectacle. On ne doutait pas que les chaussures seraient l'amorce d'une histoire. Les gens du Splendid m'ont demandé de remplacer une actrice qui quittait la troupe, mais je continuais à écrire de mon côté, ce que j'ai toujours fait. Au départ on faisait tout. On n'avait pas d'argent pour demander à qui que ce soit de nous aider. On écrivait les textes. On faisait entrer les spectateurs dans la salle, on faisait la caisse, les décors, Les costumes... On faisait tout. On apprenait à faire les choses avec une grande économie de moyens. Comme les gens étaient mal assis, si on n'était pas drôles c'était fichu (rires). Donc, il fallait vraiment qu'on



JOSIANE BALASKO DANS SMALA JEAN LOUP HUBERT (1984)

© D.R.



JOSIANE BALASKO DANS *LA SMALA*, JEAN LOUP HUBERT (1984)

© D.R.

les tienne en haleine, mais on avait un rapport au public totalement différent de celui qui existait dans le théâtre classique. On n'entrait pas par l'entrée des artistes pour monter sur scène. On rencontrait des gens intéressants. Les Rita Mitsouko par exemple. J'ai revu Catherine récemment à l'occasion du décès de Fred. Elle me disait, et j'avais totalement oublié cet épisode, que dans les années 75, lorsqu'ils commençaient à travailler, ils cherchaient un endroit pour répéter. Je leur avais dit : « *Allez au Splendid !* ». Ils avaient un grand talent musical et je pense que Catherine va continuer. Brigitte Fontaine, Higelin, Areski... Je me rappelle une chanson de Brigitte Fontaine qui disait : « *Je suis conne...* ». Ce sont des personnages avec une folie qui n'est peut-être plus de notre temps, mais c'est une vraie folie intéressante. En ce moment j'écoute une jeune chanteuse formidable, qui s'appelle Tigor. J'ai choisi certaines de ses chansons pour mon dernier film : *Cliente*.

Le goût de se transformer, de se déguiser.

Au cinéma, cela n'est pas très courant en France, mais c'est une tradition en Angleterre : les acteurs apprennent à se transformer, pour être des personnages très différents de ce qu'ils sont dans la vie. A Dinard j'ai ren-

contré Imelda Staunton, l'actrice qui joue dans le film de Mike Leigh *Véra Drake* (2005). Dans le film c'est une dame de soixante cinq ans, et j'ai vu arriver une femme pétillante, jeune, qui n'avait rien à voir avec le personnage du film. Un autre exemple, c'est l'actrice Helen Mirren dans *The Queen* (Stephen Frears, 2006) que l'on voit comme une mémée avec des bas à varices, alors que c'est une très belle femme. Il y a certainement de jeunes actrices qui ont peur de changer leur image. Et à qui on ne le demande pas. Mais voyez Marion Cotillard dans *La Môme !* Cela dépend aussi de ce que l'on nous propose. J'ai joué la poison dans *Un Crime au paradis* de Jean Becker (2001). J'étais une mégère incroyable. Il y avait Suzanne Flon sur le film, qui comprenait très bien ce choix. Je préfère être un poireau dans un film, plutôt que dans la vie réelle ! (rires), car je passe beaucoup plus de temps dans la vie réelle qu'à l'écran. Ça m'amuse toujours de me déguiser. Un acteur se déguise sans cesse. C'est le plaisir du jeu de se transformer. J'ai commencé avec *Les Hommes préfèrent les grosses* (Jean-Marie Poiré, 1981) et bien sûr je n'étais pas à mon avantage, mais ce n'était pas grave. Dans le fond j'ai toujours eu des modèles masculins, car il y avait peu de modèles féminins à part les excentriques comme Pauline Carton. Elle est formidable, mais a toujours été cantonnée aux rôles de concierge, de vieille fille, de pharmacienne aigrie... Les

jeunes filles séduisantes jouaient assez vite des rôles de mères. Mes modèles étaient donc masculins et je m'étais dit : « *J'ai envie de faire un tandem, comme Jerry Lee Lewis et Dean Martin.* » (rires). C'est comme cela qu'est né *Les Hommes préfèrent les grosses*. Un de mes premiers spectacles qui s'appelaient : *La Pipellette ne pipa plus*. Les critiques, même féminines, étaient féroces. On disait « *dis-donc, elle a des cuisses avec de la cellulite et elle ose porter une mini-jupe !* » C'est un exemple de réaction qui prouve que parfois les femmes sont les premières gardiennes de la tradition machiste. Ça leur renvoyait une image inacceptable. J'ai eu la même réaction à la lecture de *Cliente*, auprès de femmes qui s'occupaient de programmation ou de distribution pour les chaînes de TV. Elles ne toléraient pas le scénario : une femme de 50 ans qui va avec des mecs. Elles ne lisaient pas un scénario, mais se projetaient personnellement dans l'histoire. C'est très fréquent ces deux niveaux, il y a les canons de la société d'une part, et l'autocensure des femmes contre elles-mêmes, d'autre part.

L'image de soi.

Si on commence une carrière sur un physique c'est très dur de s'en défaire, car l'on vous sollicite pour cela. Je ne connais que Simone Signoret qui ait résolument cassé son image. La beauté extrême qu'elle pouvait avoir dans *Casque d'or* elle l'a cassée dans ses rôles ultérieurs, comme dans *La Veuve Courderc* (Pierre Granier-Deferre, 1971) par exemple. C'était un changement intéressant, mais c'est aussi la vie. On parle beaucoup et on voit des films d'homosexuels, mais les lesbiennes on n'en parle pas, pourquoi ? Après *Gazon Maudit*, j'ai reçu des lettres de jeunes filles me disant que grâce à ce film, elles avaient pu parler de tout cela à leur famille. Alors que les hommes maintenant revendiquent et exposent leur homosexualité, ils pouvaient auparavant en parler pour en rire. Mais l'homosexualité féminine on ne la trouvait que dans les films pornos, comme images érotiques pour les hommes, mais pas dans une relation entre femmes, qui vaut pour elle-même. Pour *Cliente* j'avais envie de parler des femmes de 50 ans qui n'ont pas de mecs. Je suis entourée de copines qui vivent seules, divorcées... et j'ai eu envie d'écrire l'histoire d'une femme dans ce cas-là qui, pour éviter les souffrances de la solitude, s'offre les services tarifés des hommes. Je pensais que le sujet était costaud et je ne pensais pas avoir un tel rejet. D'ailleurs, les critiques portaient sur le sujet et pas sur la forme artistique. Mon personnage était normal : pas dépressif, pas alcoolique, pas suicidaire... (rires). Quand une histoire est intéressante, on le sait. Comme le film ne pouvait pas se faire, j'ai décidé d'écrire un livre et j'ai trouvé un éditeur très vite. Ensuite, cela a été un succès de librairies et cela m'a confortée dans le choix de ce sujet.

L'indépendance.

J'ai la liberté, et c'est énorme, de pouvoir faire ce que je veux et d'abord d'écrire mes propres rôles. Mais depuis

que j'ai 45/50 ans, je travaille beaucoup plus qu'avant. Le cinéma a évolué et si je prends l'exemple de ma fille, qui a commencé sa carrière en étant mignonne mais avec un physique de rondouillarde, elle n'aurait jamais eu un premier rôle avant. D'un seul coup on lui a proposé deux rôles d'adolescentes à l'âge ingrat, et comme par hasard ce sont des femmes qui réalisaient : d'une part Agnès Jaoui pour *Le Goût des autres* et Lorraine Lévy pour *La Première fois que j'ai eu 20 ans*. Le cinéma s'est ouvert, et il y a moins de stéréotypes que quand j'ai commencé. A ce moment-là, quand on avait 20 ans, il fallait être blonde aux yeux bleus.

Je ne manifeste pas... je me manifeste.

Les combats féministes ont changé des choses importantes dans la vie des femmes. Pour le cinéma, cela a certainement permis à des réalisatrices de travailler. Moi, je m'en foutais un peu. Il n'y a que depuis quelques années que je m'intéresse à la chose publique. Pour les Sans papiers je peux comprendre que l'on ait des quotas d'entrées, que des gens qui sont là depuis 6 mois illégalement soient renvoyés à la frontière... mais le drame actuel concerne des gens qui sont là depuis 5 ans, depuis 10 ans, qui ont des enfants, qui travaillent. C'est ça le problème. Beaucoup de gens expulsés sont des gens intégrés, qui ont des attaches. Donc cette loi c'est pour faire du chiffre et plaire aux électeurs d'extrême droite. Ça ne résout pas les problèmes et on a besoin des immigrés. Quand on a la chance d'être privilégié, c'est normal de s'intéresser aux autres. Pour moi militer, c'était de faire ce que je faisais. D'une certaine façon, porter une mini-jupe et montrer mon cul aux gens, c'était un acte fémi-



LES KEUFS, DE ET AVEC JOSIANE BALASKO (1987)

© D.R.

niste (rires). C'était pas forcément perçu comme ça, mais c'était tout de même aller contre des stéréotypes. J'ai remarqué que même les grandes causes comme l'Unesco, l'Unicef ... utilisent des images de femmes « glamour » pour vendre leurs idées. Au début j'étais très énervée parce que je ne faisais jamais les couvertures, mais maintenant je m'en fous complètement.

En prise avec le réel.

Les Keufs (1987) était une commande que j'ai réécrite entièrement. Un producteur m'avait demandé de faire un polar et, dans les années 80, j'avais rencontré une jeune femme-flic très mignonne, qui, dans le cadre de son boulot, devait s'infiltrer chez les dealers. Elle m'a raconté des choses hallucinantes. Elle était de Marseille et avait passé les concours pour entrer chez les flics. Très vite elle a été mutée à Paris, dans un milieu très macho. Les premiers jours, elle arrive en petit tailleur et on lui dit : « Viens, y'a un type qui s'est pendu, on y va ». Arrivée sur les lieux, on lui dit de le dépendre. Et là, évidemment, elle ne pouvait pas le savoir, mais le type se vide complètement sur elle. Elle en avait partout. C'était vraiment un bizutage assez dur. Après elle leur disait « Salut les couilles ! » et j'ai repris cette expression dans mon film. Elle faisait un boulot extrêmement dangereux : infiltrer les dealers en se faisant passer pour une accro. Il y a un autre épisode dans le film qu'elle m'a raconté également. Elle avait des billets pour l'Opéra, donc là encore elle s'était bien habillée. Elle était toute seule. Elle revient de l'Opéra assez tard, en métro, et des mecs commencent à la regarder et à l'emmerder. Tout à coup elle sort un flingue de son sac, elle, une petite bonne femme très chic. On imagine la tête des types. (rires). Donc ce sont des personnages intéressants et j'ai complètement repris le scénario à partir de ces témoignages, en intégrant Isaac de Bankolé. Ce film a très bien marché et a été repris de nombreuses fois à la TV. On l'a beaucoup vu dans les banlieues. Les bureaucrates des Champs-Élysées me disaient « Mais les keufs, ça veut rien dire ! » Et je leur disais « mais sortez un peu dans la rue ! » (rires).

Vers des rôles plus dramatiques

Dans *Les Hommes préfèrent les grosses* on ne parle que de cul. Pas d'une manière grasse, mais d'une manière obsessionnelle. J'ai revu récemment *Viens chez moi j'habite chez une copine*, à peu près de la même époque, et c'est pareil. Tout est basé sur les ouvertures, sur l'écoute, sur ce que l'on peut avoir rapidement... C'était quand même ça le fond de ces histoires. Il a fallu que j'attende *Trop belle pour toi* (1989) et surtout *Cette femme-là* (2002) pour aborder un registre dramatique. C'est Thierry Lhermitte qui m'appelle un jour, en me disant « Il faut que tu vois Guillaume Nicloux, c'est un garçon formidable ». On s'est vus, on a discuté, et une alchimie est passée, comme avec Jean-Marie Poiré. Il avait envie d'écrire un film noir, avec un personnage sombre et j'ai dit OK. C'est l'histoire d'une femme-flic qui a des névroses



JOSIANE BALASKO DANS TOUT LE MONDE N'A PAS EU LA CHANCE D'AVOIR DES PARENTS COMMUNISTES (1993)

© Collection des Cahiers du Cinéma

car son fils, quatre ans auparavant, est mort dans un accident de voiture dont elle est responsable. Elle voit un psy, et va être entraînée dans une affaire policière extrêmement violente. C'est un jeu totalement intérieur, pas du tout expressif, à l'opposé de mes rôles habituels, et j'ai beaucoup aimé jouer ce personnage. Dans *Trop belle pour toi* le propos du film c'est : comment peut-on tomber amoureux de quelqu'un qui ne correspond pas du tout, aux critères conventionnels de la beauté ? C'est un beau sujet. Bertrand Blier, a été le seul metteur en scène à qui j'ai dit « J'ai envie de travailler avec vous ». Il nous suivait. Il venait voir nos spectacles. Il a engagé certains d'entre nous : Jugnot, Lhermitte, Clavier... dans ses films. Déjà pour *Tenue de soirée* il était venu me voir. Il avait envie de travailler avec moi, mais là ce n'était pas vraiment le personnage. Miou Miou était magnifique dans le rôle. Un an plus tard il est revenu en me disant qu'il avait un personnage pour moi. C'était celui de Colette, dans *Trop Belle pour toi*.

Réaliser, mais jouer encore.

Sac de nœuds (1985), c'est le premier film que j'ai réalisé, mais je ne voulais pas le faire. Je voulais jouer et écrire, mais pas réaliser. C'est comme si on m'avait dit : « Maintenant tu vas servir la messe, tu vas passer de l'autre côté... J'suis pas curé ! ». (rires). Et puis j'ai écrit le sujet avec Jacques Audiard, on avait un producteur et j'ai cherché un metteur en scène mais on n'en a pas trouvé. C'est un film tellement particulier, tellement per-



JOSIANE BALASKO DANS RUBY BLUE DE JAN DUNN (2007) © D.R.

sonnel que c'était pas évident de trouver quelqu'un. Jugnot avait fait un carton avec *Pinot Simple flic et Blanc avec Marche à l'ombre* alors le producteur m'a dit : « *T'as qu'à le faire !* ». En fait, c'est un peu un *Thelma et Louise* avant l'heure. Pour *Gazon Maudit* (1994) la production de Claude Berri avait les moyens. On a planté le décor entre Apt et Avignon. Claude Berri était au faite de sa gloire, et il y avait des maisons à la disposition des acteurs principaux. On se retrouvait les uns chez les autres. C'était très familial. Tout le monde avait emmené ses enfants, Victoria, Alain Chabat... C'était un peu une fête. Ma fille était avec moi. A la fin du tournage elle me dit « *Quand est-ce que je pourrais voir le film ?* » Et moi je lui réponds : « *C'est pas vraiment pour les enfants, quand tu auras 12 ans* ». Le film est sorti quand elle a eu 12 ans et je me disais « *Pourvu que de voir sa mère avoir des scènes d'amour avec Victoria Abril, ne la traumatise pas !* » (rires). Finalement elle m'a dit « *Maman, t'as fait du bon boulot !* ». Après, à l'école, on a dû lui dire que sa mère était une gouine et elle a dû en chier... mais bon. Avoir des enfants pour les couples de lesbiennes, cela me semble normal et logique. Sans même recourir à l'insémination artificielle je pense qu'il y a des couples qui font appel à des ami(e)s. Même chez les couples d'homosexuels, les hommes aussi ont envie d'avoir des enfants. Ils ne peuvent pas, et s'arrangent pour trouver des femmes qui acceptent de leur rendre service. En France, l'adoption est très en retard au niveau de la législation, et cela provoque ce genre de situations. Donc ce film a fait un tabac et m'a permis de voyager dans tous les pays du monde pour le présenter. Aux Etats-Unis on m'a proposé de faire des films sur le sujet, mais cela ne m'intéressait pas. J'ai pas non plus envie que ce soit un titre de gloire et que cela m'enferme dans une demande spécifique.

Tout faire en restant moi-même.

J'ai la grande chance de faire les films que j'ai envie de faire. Pour un metteur en scène quand il ne travaille

pas, c'est très dur. Moi, je suis un peu dilettante. J'écris un livre, je fais une pièce comme actrice... Je ne suis pas là à me dire : « *Il faut trouver un sujet, sinon je vais mourir* ». Je n'ai pas non plus besoin de faire des publicités pour vivre. C'est un immense avantage de pouvoir faire mille choses, car quand une actrice reste dans l'attente d'un coup de fil, c'est terrible. Tous les acteurs ont des périodes creuses. Dans *Cliente* au départ j'avais écrit le rôle pour moi. Ensuite, je suis passée au livre en me disant : « *Si j'étais metteur en scène qui je prendrais comme actrice ?* ». J'ai fait lire le bouquin à Nathalie Baye et elle m'a rappelée immédiatement en me disant : « *Ecoute Josiane, si jamais tu fais le film, je veux le rôle* ». Et l'an passé son agent m'a dit : « *C'est la première fois de sa vie qu'elle appelle un metteur en scène pour avoir un rôle* ». Et elle est formidable. Elle représente la Française, un peu comme Danielle Darrieux à son époque, ou dans un autre style Catherine Deneuve. La beauté française qui n'est pas tapageuse, qui a beaucoup de charme, et à laquelle on peut s'identifier. C'est sur *Absolument fabuleux* (2001) de Gabriel Aghion que j'ai rencontré Nathalie. Elle m'a dit : « *Tu m'as aidée* », car elle avait terriblement peur de changer de tête. D'un seul coup de travailler avec un masque, ça change tout. Le personnage est pratiquement un travelo, et avec cette perruque elle est super. Quand je voyais cette série, j'avais très envie d'y jouer, mais je ne croyais pas possible de l'adapter en France. Pour moi, c'était plutôt aux Etats-Unis. Mais je pense que cette série n'est pas assez politiquement correcte pour les américains. Ce sont tout de même des mères indignes qui picolent, se défoncent, qui sont hystériques, nymphomanes par moments... Ces deux femmes transgressent toutes les lois de la féminité. Dans les grands personnages, j'aurais aimé incarner Jeanne d'Arc (rires). Cette fille de 18 ans qui mène des hommes au combat, à une époque où cela était impensable... C'est un miracle récupéré par l'Eglise !... (rires). Serge Le Péron pour qui j'ai interprété le rôle de Marguerite Duras dans *J'ai vu tuer Ben Barka* (2005), m'a récemment proposé d'incarner Françoise Dolto pour la TV. Dolto au moment où elle décide de s'occuper des enfants et des nourrissons abandonnés, vers 1945. Elle a commencé très tard, car sa mère l'empêchait d'aller dans cette voie. Je vais aussi faire le premier film d'une jeune fille, Mona Achache, qui a réussi à avoir les droits de *L'Élegance du hérisson* de Muriel Barbery. Depuis un an, c'est un bouquin qui est en tête des ventes en librairies. Cette jeune fille de 26 ans a fait une bonne adaptation, en pensant à moi pour le personnage central. Ce livre a été vendu à 800.000 exemplaires en un an, ce qui est tout à fait étonnant.

Nous quittons Josiane, sous l'œil médusé de sa collection de poissons chinois en porcelaine. Nous avons bien ri et restons sous le charme d'une actrice plus vraie que nature... Bravo Josiane !

Propos recueillis par Jackie Buet et Elisabeth Jenny



© D.R.

MAISON DES ARTS

Soirées de gala

Sac de nœuds Josiane Balasko

Samedi 15 mars à 21h

Maison des Arts - Grande salle

Sac de noeuds
en présence de
Josiane Balasko

France, 1985, Comédie, 87', 35mm, couleur, v. originale française
Scénario : Josiane Balasko, Jacques Audiard, **Image** : François Catonne
Musique : Michel Goglat, **Production** : Marie-Laure Reyre,
Interprétation : Josiane Balasko, Isabelle Huppert, Farid Chopel, Jean Carmet, Coluche, Dominique Lavanant, Michel Albertini
Contact : daniele.thuilier@warnerbros.com

PAROLES

«Cet enfant (*Sac de nœuds*) je l'avais rejeté. Le film sort et il ne marche pas car les gens s'attendaient à une vraie comédie. Il n'a pas eu que de mauvaises critiques, mais c'est de l'humour noir, avec une première scène où une fille se fait baiser pour une bonbonne de gaz. Avec Isabelle Huppert dans un rôle très inhabituel pour elle en blonde platine excentrique.»

Josiane Balasko (Interview *Autoportrait*. Afiff 2008)

Rose-Marie, une blonde platinée, ne supporte plus les violences de son ivrogne de mari. Lors d'une bagarre, elle se réfugie chez Anita, une voisine paumée. Elles laissent le mari pour mort, et s'enfuient, bientôt rejointes par Rico, un taulard évadé malgré lui. Au cours de leur cavale, ils retrouvent le Dr Belin, responsable de la mort du fils d'Anita, maintenant dominé par une infirmière autoritaire, ainsi qu'Etienne qui avait autrefois violé Rico. Celui-ci meurt dans une bagarre. Rose-Marie enceinte de ses œuvres, retrouve son mari et, avec Anita, prend sa destinée en charge.

LA LUCARNE

Les Petits câlins Jean-Marie Poiré

France 1977, Fiction, 90', 35mm, couleur, v. originale française, Scénario : Jean-Marie Poiré, Image : Edmond Sechan, Musique : Brian Ferry, Interprétation : Josiane Balasko, Dominique Laffin, Caroline Cartier, Jean Bouise, Roger Mirmont, Jacques Frantz,

Sylvie, Corinne (Josiane Balasko) et Sophie habitent toutes les trois dans le même logement à Paris. La première vend des vêtements sur les marchés. La seconde travaille dans le restaurant d'une usine et la troisième est divorcée, a un enfant, et fait des petits boulots. Elles vont d'aventure en aventure. Sophie mène une vie marginale qui choque sa famille et son entourage.



© D.R.

PAROLES

« Jean-Marie Poiré et moi on s'est propulsés mutuellement. Il s'est occupé du casting de son film et dès que l'on s'est vu on a bien communiqué. Je reste la seule survivante des actrices du film car Dominique Laffin et Caroline Cartier sont mortes. Il m'a demandé d'écrire avec lui le scénario pour *Les Hommes préfèrent les grosses* (1980) et a connu *Le Splendid* par mon intermédiaire. Et c'est comme cela qu'il a fait *Le Père Noël est une ordure* (1982). » Josiane Balasko (Interview Autoportrait. Afiff 2008)

LA LUCARNE

Hôtel des Amériques André Téchiné

PAROLES

« Pour *Hôtel des Amériques* (1981) Téchiné a demandé à me voir. C'était la première fois que je faisais un film « sérieux ». Il y avait Patrick Dewaere que je croisais dans une scène et j'ai eu beaucoup de plaisir à travailler avec Téchiné. C'était une parenthèse, car il n'y a pas eu de suite. A un certain niveau, il devait avoir peur de moi ».

Josiane Balasko (Interview Autoportrait. Afiff 2008)

France, 1981, Fiction, 93', 35mm, couleur, v. originale française, Scénario : Gilles Taurand, André Téchiné, Image : Bruno Nuytten, Musique : Philippe Sarde, Production : Alain Sarde, Interprétation : Josiane Balasko, Catherine Deneuve, Patrick Dewaere, Etienne Chicot, Sabine Haudepin, Dominique Lavanant, Contact :

A Biarritz, tard dans la nuit, la voiture d'Hélène renverse Gilles. Accident sans gravité qui met en présence cette femme à la beauté lumineuse mais aux silences

gênés, et cet homme qui mène une vie de bohème dans l'hôtel tenu par sa mère, entre sa sœur Elise, sa copine Colette et son ami Bernard. Pour Gilles, c'est le coup de foudre, mais Hélène le fuit, prisonnière d'un amour passé. Lorsqu'elle se délivre de son secret à Gilles et reprend goût à la vie, c'est lui qui sombre dans la mélancolie.

La présence de Josiane Balasko et Dominique Lavanant du Splendid, aux côtés de Patrick Dewaere, ex-pilier du Café de la Gare dans ce film, prouve l'importance du café-théâtre comme pépinière d'acteurs.



© D.R.

LA LUCARNE

Trop belle pour toi Bertrand Blier

France, 1988, Fiction, 91', 35mm, couleur, v. originale française, Scénario : Bertrand Blier, Image : Philippe Rousselot, Musique : Franz Schubert, Production, Interprétation : Josiane Balasko, Carole Bouquet, Gérard Depardieu, François Cluzet, Contact : AMLF

Bernard, un garagiste fortuné, est marié avec Florence, une femme à la beauté parfaite. Il voit sa vie bouleversée par sa rencontre avec Colette (J. Balasko), une secrétaire intérimaire au physique ingrat. Il en devient follement amoureux. Florence essaie de conserver son mari, mais en vain. Bernard retrouve Colette dans un motel, et leur liaison scandalise ses amis. Elle l'emmène alors dans une petite maison près de Béziers. Un jour pourtant, Bernard la quitte pour rejoindre Florence. Quatre ans plus tard, Bernard revoit Colette dans le motel de leurs amours : elle est maintenant mariée. Florence décide de quitter son mari. Bernard reste seul et désespéré. (Grand Prix du jury, Cannes 1989)



PAROLES

« Au téléphone Bertrand Blier me dit « Gérard Depardieu est marié avec Carole Bouquet, et il tombe amoureux de toi... » Evidemment j'éclate de rires, mais je suis partante.»

Josiane Balasko
(Interview Autoportrait. Afiff 2008)

Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes.

Jean-Jacques Zilbermann



© D.R.

LA LUCARNE

France, 1993, Fiction, 90', 35mm, couleur, v.o. française, Scénario : Jean-Jacques Zilbermann, Image : Bruno Delbonnel, Musique : Serge Franklin, Production : Maurice Bernart, Interprétation : Josiane Balasko, Maurice Bénichou, Catherine Hiégel, Christine Dejoux, Jean-François Derec

Paris 1958. Irène (Josiane Balasko) militante convaincue du PCF, s'active pour le « non » au référendum de De Gaulle, notamment auprès de son mari Bernard qui n'a pas de conviction politique très affirmée. Lors du passage des chœurs de l'Armée rouge, elle s'éprend d'Ivan, le ténor, ce dont Bernard prend ombrage. Cependant, après une brouille passagère, ce dernier accepte de prendre sa carte du Parti pour faire plaisir à sa femme qui, malgré l'avènement du gaullisme, continue à croire fermement au paradis communiste.

MAISON DES ARTS

Gazon maudit Josiane Balasko

France, 1994, Fiction, 105', 35mm, couleur, v.originale française, Scénario : Josiane Balasko, Image : Gérard de Battista, Montage : Claudine Merlin, Son : Pierre Lenoir, Musique : Manuel Malou, Production : AMLF (Paris), Interprétation : Josiane Balasko, Victoria Abril, Alain Chabat, Ticky Holgado, Miguel Bose, Catherine Hiegel, Catherine Samie
Contact : catherine.montouchot@pathe.com



Laurent est marié à Loli, un couple heureux avec deux enfants, bobonne à la maison, une bonne situation et des maîtresses dont Loli ignore tout. Ce (faux) bonheur familial va se troubler quand une dénommée Marijo (Josiane Balasko) s'incruste chez eux. Elle et Laurent n'ont qu'un point commun, mais de taille, ils aiment tous les deux les femmes...

« J'avais envie de représenter un personnage encore rare au cinéma, celui de la lesbienne, et je ne parle pas ici de films spécialisés où le saphisme est montré à des fins voyeuristes. Différents témoignages dans mon entourage plus ou moins lointain, et certaines émotions sur le sujet, m'ont prouvé que ce genre de situation est plus fréquente qu'on ne le pense ». Josiane Balasko.

LA LUCARNE

Un grand cri d'amour

Josiane Balasko

France, 1997, Comédie, 90', 35mm, couleur, v.originale française, Scénario : Josiane Balasko, Image : Gérard de Battista, Montage : Claudine Merlin, Son : Pierre Lenoir, Musique : Catherine Ringer et le Big Band d'Ernesto Tito Puente, Production : AMLF (Paris), Interprétation : Josiane Balasko, Richard Berry, Daniel Prévost, Daniel Ceccaldi, Claude Berri, Contact : AMLF

Par le passé, Hugo et Gigi (Josiane Balasko) ont formé un couple vedette de la scène et de l'écran, puis ils se sont séparés dans la douleur. Seul Hugo semble s'en être remis, puisqu'il prépare son retour sur scène. La défection de sa nouvelle partenaire donne l'idée à son agent de sortir Gigi de l'oubli et de la dépression pour les réunir à nouveau. Reste à trouver (tous) les moyens pour les convaincre de rejouer ensemble...



PAROLES

« J'ai monté une pièce de théâtre *Un grand cri d'amour* avec Richard Berry, qui a tenu plus d'un an. Je me suis demandé si je faisais une captation de la pièce ou un film. Je voulais filmer un huis-clos. Le film n'a pas marché, en partie parce qu'il est sorti en même temps que *Le Titanic* (1997). Il a pourtant fait un nombre d'entrées acceptable. Josiane Balasko (Interview Autoportrait. Afiff 2008)

LA LUCARNE

Cette femme-là

Guillaume Nicloux

France, 2002, Fiction dramatique, 100', 35mm, couleur, v. originale française, Scénario : Guillaume Nicloux, Image : Pierre William Glenn, Montage : Guy Lecorne, Musique : Eric Demarsan, Fabio Viscogliosi, Production : Studio Canal, Sofica, TF1 Films, Les Films Flam... Interprétation : Josiane Balasko, Eric Caravaca, Aurélien Recoing, Contact :



l'approche d'un nouveau 29 février, elle doit enquêter sur le meurtre d'une femme retrouvée pendue dans la forêt. Le point de départ d'une aventure intime inoubliable. Ce film est la suite d'*Une affaire privée* (2001).

Femme-flic, Michèle Varin (Josiane Balasko) ne parvient pas à oublier la mort de son fils, un 29 février, malgré les médicaments, l'alcool et la psychothérapie. Elle passe ses soirées à faire des puzzles, seule avec son lapin domestique. Terrifiée, comme tous les quatre ans, par

PAROLES

« Guillaume Nicloux avait vu *Trop belle pour toi*, et voulait travailler avec moi à partir de là. Je n'avais pas vu *Une Affaire privée*, son premier film, qui allait sortir. On s'est vus, on a discuté et une alchimie est passée entre nous. »

Josiane Balasko
(Interview *Autoportrait*. Afiff 2008)

MAISON DES ARTS

Ruby Blue

Jan Dunn

Également en Avant-Première

PAROLES

"Les gens confondent encore pédophilie et homosexualité. Dans l'opinion publique l'homosexualité est encore une perversion et les homosexuel(le)s ne sont pas perçus comme des êtres équilibrés, qui ont fait un choix".

Josiane Balasko
(Interview *Autoportrait*. Afiff 2008)

Royaume Uni, 2007, Fiction dramatique, 112', 35mm, couleur, v. originale anglaise, s.t. français, Scénario : Jan Dunn, Image : Ole Bratt Birkeland, Montage : Emma Collins, Son : Maurice Hillier, Neil Colymore, Musique : Janette Mason, KT Tunstall, Production : Elaine Wickham (Medb Films Ltd), Interprétation : Josiane Balasko, Bob Hoskins, Jody Latham, Josef Altin. Contact : info@target-entertainment.com, jan@medbfilms.com

Jack, 65 ans, est rongé par la culpabilité et les regrets, il sombre dans la dépression à la suite du décès de sa femme. Contre toute attente, c'est sa jeune voisine de 8 ans, Florrie, qui fait réapparaître le soleil dans sa vie. En se passionnant pour les pigeons de concours



que Jack a tendance à négliger, elle fait renaître en lui l'amour des oiseaux. Et quand sa séduisante voisine française (Josiane Balasko) le prend en pitié, il ne peut s'empêcher de succomber à son charme...



LA TROUPE DU SPLENDID © D.R.

Filmographie Cinéma

Josiane Balasko

(de 1973 à aujourd'hui)

En tant qu'actrice

1973 : *L'Agression* de Frank Cassenti
 1973 : *L'An 01* de Jacques Doillon
 1975 : *Une fille unique* de Philippe Nahoun
 1976 : *Le Locataire* de Roman Polanski
 1977 : *Solveig et le violon turc* de J.J. Grand-Jouan
 1977 : *Les Petits câlins* de J.-Marie Poiré
 1977 : *L'Animal* de Claude Zidi
 1977 : *Monsieur Papa* de P. Monnier
 1977 : *Nous irons tous au paradis* de Y. Robert
 1977 : *Dites-lui que je l'aime* de C. Miller
 1978 : *La Coccinelle à Monte-Carlo* de V. McEveety
 1978 : *Si vous n'aimez pas ça, n'en dégoutez pas les autres* de Raymond Lewin
 1978 : *La Tortue sur le dos* de Luc Béraud
 1978 : *Pauline et l'ordinateur* de Francis Fehr
 1978 : *Les Bronzés* de Patrice Leconte
 1979 : *Les 400 coups* de Virginie de Bernard Queysanne
 1979 : *Les héros n'ont pas froid aux oreilles* de C. Nemes
 1979 : *Les Bronzés font du ski* de P. Leconte
 1981 : *Clara et les chics types* de J. Monnet
 1981 : *Les Hommes préfèrent les grosses* de Jean-M. Poiré
 1981 : *Le Maître d'école* de Claude Berri
 1982 : *Hôtel des Amériques* d'André Téchiné
 1982 : *Le Père Noël est une ordure* de Jean-Marie Poiré
 1983 : *Papy fait de la résistance* de Jean-Marie Poiré
 1983 : *Signes extérieurs de richesse* de J. Monnet
 1984 : *P'tit con* de Gérard Lauzier
 1984 : *La Smala* de Jean-Loup Hubert
 1984 : *La Vengeance du serpent à plumes* de Gérard Oury
 1985 : *Sac de nœuds* de Josiane Balasko
 1985 : *Tranches de vie* de F. Leterrier

1986 : *Nuit d'ivresse* de Bernard Nauer
 1986 : *Les Frères Pétard* de Hervé Palud
 1987 : *Les Keufs* de Josiane Balasko
 1988 : *Sans peur et sans reproche* de G. Jugnot
 1989 : *Une nuit à l'Assemblée nationale* de Jean-P. Mocky
 1989 : *Trop belle pour toi* de Bertrand Blier
 1991 : *Les Secrets professionnels du Dr Apfelglück* de Alessandro Capone, Stéphane Clavier et Mathias Ledoux
 1991 : *Ma vie est un enfer* de J. Balasko
 1993 : *L'Ombre du doute* de A. Lasseremann
 1993 : *Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes* de Jean-Jacques Zilbermann
 1994 : *Grosse fatigue* de Michel Blanc
 1995 : *Gazon maudit* de Josiane Balasko
 1997 : *Didier* d'Alain Chabat
 1997 : *Arlette* de Claude Zidi
 1998 : *Un grand cri d'amour* de Josiane Balasko
 1999 : *Le Fils du Français* de G. Lauzier
 2000 : *Le Libertin* de Gabriel Aghion
 2000 : *Les Acteurs* de Bertrand Blier
 2000 : *Chicken run* de P. Lord et N. Park (voix)
 2001 : *Un crime au paradis* de J. Becker
 2001 : *Absolument fabuleux* de G. Aghion
 2002 : *Le Raid* de Djamel Bensalah
 2003 : *Cette femme-là* de G. Nicloux
 2004 : *Madame Édouard* de N. Monfils
 2005 : *L'Ex-femme de ma vie* de Josiane Balasko
 2005 : *J'ai vu tuer Ben Barka* de S. Le Péron
 2005 : *La vie est à nous !* de G. Krawczyk
 2006 : *Les Bronzés 3 - Amis pour la vie* de Patrice Leconte
 2007 : *L'Auberge rouge* de G. Krawczyk
 2007 : *La Clef* de Guillaume Nicloux

En tant que réalisatrice

1985 : *Sac de nœuds*
 1987 : *Les Keufs*
 1991 : *Ma vie est un enfer*
 1995 : *Gazon maudit*
 1998 : *Un grand cri d'amour*
 2005 : *L'Ex-femme de ma vie*